

Le COLLÈGE SUPÉRIEUR



Lyon

BULLETIN D'INFORMATION

RESISTER

Qu'est-ce qu'un résistant ? N'a pas l'esprit de résistance celui qui se contente de supposer qu'il aurait été résistant parce qu'il est à présent capable de dénoncer les crimes nazis et les complicités de la collaboration. Celui-ci peut aussi bien n'être qu'un conformiste qui se donne ainsi une bonne conscience, que je ne saurais lui refuser. Mais s'il se contente de bêler avec les loups (car, lorsqu'ils sont en groupe, les loups bêlent aussi) il suit en fait les chemins de la collaboration. S'il faut juger le passé c'est pour n'en pas recommencer les erreurs. Mais où était l'erreur ?

On sait que l'immense majorité des français de 1940 étaient pétainistes et nul ne sait aujourd'hui quelle conduite il aurait adoptée. De braves gens ont entonné sans peine les airs du discours dominant, par conformisme sans doute et beaucoup de paresse. Serait résistant celui qui décèlerait où sont les pouvoirs et refuserait de se joindre à la fanfare quand la dignité et l'honneur sont en jeu. A quoi bon dénoncer des veuleries anciennes si l'on n'est pas vigilant à ce qui nous avilit aujourd'hui ?

Or nous sommes dans cette situation étrange que ceux qui ont le pouvoir monopolisent les discours de la résistance et même de la subversion. *Libé* est le journal officiel qui distribue les prix de bien-pensance, les FIAC et FRAC sont les salons académiques où s'entassent des refusés officiels de toutes sortes. L'art subventionné tient le discours des refusés. Et les ministres inaugurent... Quand le pouvoir tient le langage de la subversion, il impose silence à tout opposant, usant sans vergogne des mécanismes institutionnels pourvu qu'il se drape dans les haillons glorieux de l'insurgé. On a ainsi inauguré à Lyon une biennale d'art contemporain par les clichés de quelques

mille hommes et femmes nus. Qui n'est pas encore las de ces pauvres audaces qui ne demandent aucun courage ? Il est dérisoire d'entendre toujours et inlassablement louer un auteur qui a l'audace de parler du corps ! et même du sexe ! Ah oui, voilà qui est nouveau et dérangeant en effet. Et les ministres inaugurent... Vraiment le sirop de ce conformisme, régulièrement assaisonné de quelque impertinence antireligieuse, écœure...

Il n'est de résistance que de l'esprit sans lequel les corps peuvent en effet s'entasser par milliers, déshabillés de cette âme qui fait leur dignité et leurs obligations. Le vertige de la quantité permet, après avoir surmonté un dernier hoquet de dégoût, de n'avoir plus qu'ironie à l'égard de soi. Je crois que celui qui consent à se traiter comme une plaisanterie est prêt à toutes les soumissions. Si l'homme n'est pas un être d'esprit, à quoi bon s'indigner de ce qu'il soit humilié et offensé ? L'impudeur imposée use dans les âmes les deux ressorts, les ressorts jumeaux, de *l'admiration* et de *l'indignation*. Rien d'admirable en l'homme maculé de dérisions, aucune indignation alors dans celui qui a désappris de s'aimer. Sans rapport à la beauté, pas de résistance possible. En voyant ce cliché où des chairs repues accumulent leur tristesse, je pense à d'autres photos où des corps, eux décharnés, sont traités en masses parce qu'on leur a dénié leur humanité. On ne trouva pas alors que ce soit une « libération », et je voudrais qu'on ne trouve jamais aucune libération dans le discours de ces gardiens du désordre qui prétendent libérer les hommes simplement parce qu'ils les dédouanent des obligations de leur grandeur. Et les ministres inaugurent... Seigneur, les hommes ne vous ont jamais pardonné de les avoir faits si beaux.

Jean-Noël DUMONT

La foi des démons *ou l'athéisme en sa source vaine*

Fabrice Hadjadj

Pour J-L C.

Ce texte est extrait de la conférence donnée par Fabrice Hadjadj dans le cadre du cycle *l'athéisme interrogé*. Nous le remercions de nous autoriser à publier ces « bonnes feuilles ».

L'athéisme en tant qu'il nie l'existence de Dieu ou la divinité de Jésus n'est pas le pire refus de Dieu possible. Pascal y voit même, quand cet athéisme est un cri et non une suffisance, un état qu'il faut plaindre plutôt que blâmer : « Plaindre les athées qui cherchent, car ne sont-ils pas assez malheureux ? Invectiver contre ceux qui en font vanité¹. » Lorsque l'auteur des *Provinciales* opère une typologie des attitudes face à Dieu, il en distingue trois, ayant à cœur à nouveau de distinguer entre l'athée qui cherche et l'athée qui ne cherche plus : « Il n'y a que trois sortes de personnes : les uns qui servent Dieu l'ayant trouvé, les autres qui s'emploient à le chercher ne l'ayant pas trouvé, les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux, les derniers sont fous et malheureux, ceux du milieu sont malheureux et raisonnables². » Notre sujet ici n'est pas de saisir comment un certain athéisme peut être raisonnable, thèse qui n'est pas sans poser de graves problèmes ; il est de compléter une typologie qui se prétend exhaustive, et qui pourtant omet le pire des cas. Outre les fidèles qui l'ayant trouvé servent Dieu, les athées qui ne l'ayant pas trouvé cherchent encore et ceux qui, sans l'avoir trouvé, ne cherchent plus, il en est d'autres qui ont trouvé Dieu et pourtant ne le servent pas, le servent d'autant moins. Ils se perdent dans la mesure même où ils l'ont trouvé. Ceux-là ne sont pas athées, ils reconnaissent tous les articles de la foi catholique et, néanmoins, refusent Dieu de la manière la plus radicale, – en connaissance de cause. Ceux-là surpassent l'athéisme et nous découvrent un lieu plus ténébreux, d'autant plus ténébreux qu'il se sert de la lumière pour épaissir ses ténèbres : la clarté faite pour l'éclairer, il l'avale pour grossir sa noirceur. Tel

¹ *Pensées*, § 145, éd. Le Guern, Paris, 1977.

² *Id.*, § 149

est le lieu du démoniaque. Il concerne premièrement les démons, sans doute, mais un chrétien ne saurait l'ignorer, car il désigne aussi une possibilité tragiquement sienne, celle d'une perte qui s'ouvre au cœur même de la chrétienté.

Croire Dieu et croire en Dieu

L'épître de saint Jacques est le lieu où la foi des démons est affirmée comme telle : *Celui qui n'agit pas, sa foi est bel et bien morte, et on peut lui dire : « Tu prétends avoir la foi, moi je la mets en pratique. Montre-moi donc ta foi qui n'agit pas ; moi, c'est par mes actes que je te montrerai ma foi. Tu crois qu'il y a un seul Dieu ? Tu as raison. Les démons croient aussi et ils tremblent de peur »* (Jc 2, 17-19).

On a coutume de rapporter ce passage à la question du rapport entre la foi et les œuvres, et de trouver ici quelque divergence entre Jacques et Paul, ce dernier écrivant que *l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la Loi* (Rm 3, 28). Aussi Luther parlera-t-il de l'épître de Jacques comme d'une épître de paille, très éloignée du *sola fides*, de la foi qui seule justifie, selon sa propre lecture de l'épître aux Romains³. Il n'est pas question d'entrer dans ce débat, mais il convient de remarquer que l'Apôtre en vérité ne cherche pas tant à opposer la foi et les œuvres, qu'à opposer une foi avec une autre foi, ce qui est plus profond, et de plus grave conséquence pour nous. De ces deux sortes de foi, l'une *opère par la charité*, selon l'expression de Paul (Ga 5, 6), et c'est la foi proprement théologique et salutaire, l'autre est seulement intellectuelle et dépourvue d'amour ; la première est une grâce de Dieu et connaturalise à Lui, la seconde relève d'une telle ingéniosité personnelle qu'elle recroqueville sur soi-même.

Bède le vénérable reprend cette distinction en disant qu'une chose est de croire quelqu'un (*credere illum*), une autre de croire *en* quelqu'un (*credere in illum*) : « Croire que Dieu est, croire que ce qu'Il dit est vrai, les démons le peuvent. Mais croire *en* Dieu, seuls y parviennent ceux

³ Un autre aspect de l'épître de saint Jacques qui répugne spécialement Luther, c'est que s'y trouve la mention et le fondement scripturaire du sacrement des malades : « Je le dis, écrit-il, si l'on a jamais déliré, c'est surtout ici. » (*De captivitate Babylonis*, cité par Joseph Chaine, *L'Épître de saint Jacques*, Paris, 1927). Que Luther voit l'exemplaire du délire dans cette épître qui nous apparaît ici comme l'exemplaire de l'Esprit n'est pas sans lien avec notre méditation.

qui aiment Dieu, c'est-à-dire qui ne sont pas chrétiens que par le nom, mais encore par la vie et les actes⁴. » Croire *en* Dieu implique d'être en Lui, et comme c'est l'amour qui nous fait être en l'autre, puisque celui qui aime a son cœur et son esprit intentionnellement dans son bien-aimé plus qu'en lui-même, seul l'amour divin nous permet de croire véritablement *en* Dieu. De ce point de vue, les démons croient Dieu *hors* de Dieu, c'est-à-dire sans la grâce sanctifiante. Lorsque nous récitons le *Credo*, nous ne disons pas « Je crois Dieu » ni « Je crois à Dieu », mais « Je crois *en* Dieu », au sens le plus fort de la préposition, et qui assume donc les expressions précédentes. Nous n'entendons pas ici seulement dérouler une série d'affirmations doctrinales, mais dire une Révélation comme une déclaration d'amour qui dilate notre cœur. C'est pourquoi le *Credo* se chante : « Le *Credo* peut se chanter, écrit Ernest Hello, parce qu'il n'est pas seulement l'exposé d'une doctrine ; il raconte le sujet de la joie⁵. »

Les démons ne peuvent pas chanter les articles de la foi. Mais ils ne peuvent les dire non plus sans trembler. C'est que ces articles pour eux non plus ne se réduisent à une froide doctrine : ils font le sujet de leur rage. Leur tremblement n'est pas celui de la crainte filiale, mais d'une peur haineuse. À défaut de chanter la foi, ils la crachent. Ils se gonflent de la connaître par leur seule intelligence naturelle, tandis que les hommes ont besoin des secours du Très-Haut. Ils se hérissent de la détester d'un cœur irrémédiable, tandis que les hommes, mêmes criminels, ont jusqu'à leur dernier souffle libre la capacité de l'accueillir.

La tentation au désert ou Satan exégète et pédagogue

La foi des démons est manifeste dans les Évangiles. La tentation au désert, en premier lieu, nous présente un Satan qui cite les Écritures comme un authentique exégète, et qui use d'un ordre qui l'apparente aux plus fins pédagogues.

Une fois que le Christ a cité l'Écriture Sainte pour repousser la première tentation, le Séducteur la cite pour avancer les deux autres. Sa ruse ici est d'user de nos propres défenses et de les retourner contre nous ; toute défense qui n'est pas Dieu lui-même, fût-ce un des plus

grands dons de Dieu, il semble pouvoir attaquer avec. Il utilise ainsi la parole de Dieu pour tenter Celui qui est la Parole de Dieu en personne. Il emploie la lettre de l'Écriture pour en corrompre l'Esprit. Satan est un bibliste, il pourrait en remontrer à des professeurs de séminaire, et mieux qu'eux les faire entrer dans le détail d'un problème de traduction et d'une querelle de mots.

Pour ce qui est de la première tentation, celle du pain, il n'y profère aucun verset mais elle est non moins subtile et pour nous instructive. S'il ne cite pas l'Écriture, c'est qu'il incite la nature elle-même, afin de l'opposer à Celui qui est l'auteur de la nature : quel mal y a-t-il à contenter sa faim après quarante jours de jeûne ? Bien sûr, il s'agit d'opérer un petit miracle discret, sans éclat, et changer en pains quelques pierres, mais n'est-ce pas l'occasion d'inventer la restauration rapide qui nous rend plus vite au travail apostolique ? Saint Thomas commente : « La tentation qui vient de l'ennemi se fait par mode de suggestion. Or, on ne propose pas à tous de la même manière une suggestion : on le fait à partir de ce à quoi chacun est attaché. Voilà pourquoi le démon ne tente pas l'homme spirituel tout de suite avec des péchés graves, mais il commence par des choses légères pour le conduire ensuite à des choses graves⁶. »

Le Séducteur suit un ordre, il commence par une chose légère, qui n'apparaît presque pas comme une faute, pour entraîner ensuite à la cupidité et à la vaine gloire. Il en use avec nous comme un bon éducateur : il adapte sa pédagogie en fonction de ses élèves, il s'efforce d'abord de les connaître et de leur proposer le crime dont ils sont prochainement capables. Ainsi trouve-t-on en lui non seulement une connaissance, sinon intime, du moins intégrale de l'Écriture sainte, mais aussi une connaissance, sinon aimante, du moins lucide du prochain, tous deux étant nécessaires à conduire les âmes comme par la main. À les conduire *plus haut* (Lc 4, 5), *au sommet du Temple* (Mt 4, 5), *sur une très haute montagne* (Mt 4, 8), c'est-à-dire toujours mieux au bord du précipice. Car les trois lieux ici où le démon opère paternellement ne sont pas des coupe-gorge ou des bouges sordides, mais le désert, la montagne et le Temple, lieux traditionnels de la Révélation. On en peut tirer deux enseignements. D'une part, Satan désire doubler Dieu jusqu'à produire aux mêmes

⁴ *Patrologie Latine*, Migne, XCIII, 22.

⁵ *Le Siècle*, XXXII, « Hamlet en opéra », Perrin, 1923, p. 224-225.

⁶ *Somme théologique*, III, qu. 41, art. 4.

endroits ses propres théophanies. D'autre part, là où il a été le plus reçu, il est possible de perdre davantage. L'exode peut mener à un esclavage pire que celui d'Égypte : celui de l'orgueil. Satan l'attesterait par son propre exemple, lui, le prince des anges, la première des créatures, tirant motif de sa propre excellence pour tomber de toute sa hauteur. En ce sens peut s'interpréter l'oracle du Seigneur à Ézéchiël (9, 5-6), lorsqu'à propos du châtiment, il commande : *Commencez par mon sanctuaire.*

Foi des démons et incrédulité des disciples

L'Évangile selon saint Marc, pour être le plus court, n'est pas le moins abyssal. De profonds exégètes ont reconnu en lui l'Évangile du secret. Marc ne cesse d'insister sur la foi des démons, et de lui opposer, paradoxalement, l'incrédulité des disciples. À tel point qu'à la fin, il n'est personne pour reconnaître le Christ, sinon un centurion de l'armée romaine : celui-là même qui transperce le côté du Seigneur et parachève ainsi le supplice, confesse enfin que *vraiment, cet homme était le Fils de Dieu*⁷.

Le début de cet Évangile n'est pas moins troublant (non qu'il soit trouble, au contraire : sa clarté passe notre intelligence). Là où Jean présente comme premier miracle celui des noces de Cana, Marc rapporte celui d'un sabbat à Capharnaüm : *Il y avait dans leur synagogue un homme tourmenté par un esprit mauvais, qui se mit à crier : « Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais fort bien qui tu es : le Saint, le Saint de Dieu. » Jésus l'interpella vivement : « Tais-toi ! Sors de cet homme ! »* (Mc 1, 23-25). On peut remarquer d'abord que le démon va à la synagogue, c'est-à-dire, si la chose est à transposer de nos jours, à l'église. Celui qu'il tourmente, il ne l'éloigne pas du lieu de culte par le corps, mais sans doute est-ce pour l'en mieux éloigner par le cœur. Ensuite, ce démon reconnaît immédiatement l'identité du Christ, il affirme même : *Je sais fort bien qui tu es.* « Savoir fort bien », l'expression transpire une assurance telle qu'on n'en trouverait que chez des docteurs en théologie.

Enfin, et c'est le paradoxe le plus étonnant de ce passage, le démon obéit à Jésus : lorsque le Seigneur lui ordonne de se taire et de sortir du corps de sa victime, il obéit sans délai. À vrai

dire, il s'exécute contraint et forcé par la souveraine puissance du Verbe : ce n'est pas à proprement parler de l'obéissance, car l'obéissance est par nature libre, mais en tout cas cela y paraît. L'Évangile de Marc nous instruit donc d'emblée de plusieurs qualités démoniaques, à savoir la fréquentation de l'église, la connaissance de l'identité du Christ, la soumission à son commandement... Ces qualités revêtent les dehors de celles d'un saint. La différence est que le Sauveur est reconnu avec violence comme celui qui vient perdre, et c'est encore à raison, car à celui qui veut irrévocablement demeurer dans la haine, le Christ annonce, pour reprendre une expression de Léon Bloy, « la bonne nouvelle de la damnation ».

Au célèbre passage du démoniaque gérasénien, exergue aux *Démons* de Dostoïevski, on assistera à une scène encore plus étrange. La « légion » des démons qui se partagent la pauvre âme du possédé se met à prier Jésus : *Envoie-nous vers ces porcs, et nous entrerons en eux* (Mc 5, 12). Et Jésus les exauce. C'est étonnant : le démon prie Dieu et Dieu l'exauce. Ce qui nous avertit que nos prières, seraient-elles exaucées, ne sont pas pour autant saintes. Et même toute prière qui n'a pas sa source dans la charité et son embouchure dans une charité plus grande, s'identifie à cette prière maligne : « *Envoie-nous dans ces porcs, oui, plutôt que d'être en Toi, Seigneur, donne-nous autre chose, une glandée, un peu de fange quelconque, car à ton amour qui déchire nous préférons le vautrement porcin.* »

À l'opposé de ces démons croyants, l'Évangile de Marc nous fait suivre des disciples incrédules. Ces derniers ne comprennent pas grand chose, accumulent les malentendus, s'effrayent de la moindre allusion à la croix. Alors qu'ils ont vu le Christ opérer des miracles, qu'ils ont entendu son enseignement et l'explication des paraboles, lors de la tempête sur le lac, ils s'affolent et le Maître leur dit : *Comment se fait-il que vous n'ayez pas la foi ? Et eux, saisis d'une grande crainte, se disaient entre eux : « Qui est-il donc, pour que même la mer et le vent lui obéissent ? »* (Mc 5, 40-41) La sentence est terrible et sort de la bouche de la Vérité même : *Vous n'avez pas la foi.* Plus tard, après la multiplication des pains, alors même que les Apôtres reviennent de mission et qu'ils ont expulsé des démons au nom de Jésus, alors qu'ils viennent d'assister à cette multiplication miraculeuse, l'Évangile de Marc nous confie : *Ils*

⁷ Voir J.-L. Chrétien, *Lueur du secret*, Paris, 1985, notamment le premier chapitre intitulé « Théocryptique de la révélation », ainsi que P. Lamarche, *Révélation de Dieu chez saint Marc*, Paris, 1974.

n'avaient pas compris la signification du miracle des pains : leur cœur était aveuglé (Mc 6, 52). Quant à Pierre, peu après avoir déclaré sous la motion de l'Esprit Saint : *Tu es le Messie*, il reproche vivement à Jésus l'annonce de sa Passion, ce qui lui vaut d'être appelé aussitôt *Satan*. Le prince des Apôtres est affublé du nom du prince de ce monde.

Ce passage nous laisse face à un mystère inscrutable : ce qui est satanique, c'est d'empêcher la Croix, et non pas d'y conduire. Peut-être faut-il penser que dans sa science, au départ, le démon cherche moins à faire assassiner le Christ qu'à le faire aimer de la mauvaise manière, c'est-à-dire en le protégeant contre une Passion par laquelle Il sauve le monde, en essayant de le faire plutôt proclamer roi temporel d'Israël. Il rassemble les foules autour de lui, le fait acclamer comme thaumaturge, poursuivre comme zélateur victorieux, le veut champion du monde, enfin, telle une mère ambitieuse pour son fils. Commentant l'allégorie de la Caverne, Heidegger note qu'une des manières de mettre à mort le sage, c'est de le rendre célèbre comme une vedette de cinéma. Qui sait si cette renommée fondée sur le malentendu ne fut pas la première visée du diable ? Ce ne serait que parce que le Christ lui aurait forcé la main, pour ainsi dire, qu'il aurait accepté en dernier recours de coopérer à la Croix. Il ne peut faire autrement. Satan ne fait livrer Jésus que parce que le Père veut qu'Il soit livré. Mais les intentions ici ne sont pas identiques, et diffèrent même à l'infini. Aussi l'une est-elle mauvaise à l'extrême, et l'autre, infiniment bonne et adorable.

Le secret de l'annonce, ni cachotterie ni exhibition

Il faut tenir malgré tout que l'incrédulité des disciples vaut mieux que la foi des démons. De même, la désobéissance du lépreux purifié qui, malgré l'« avertissement sévère » de se taire, va répandre la nouvelle de sa guérison, vaut mieux que l'obéissance du démon qui se tait dès que Jésus lui en intime l'ordre. Il y va du mouvement même de la Révélation, à la fois du côté de son objet, que du côté du sujet qui doit l'accueillir.

Pourquoi le Christ exige-t-il que l'on cache des signes qui attestent pourtant de sa puissance ? Ne fait-il pas ainsi entrave à sa propre

révélation ? Cette réticence, en vérité, loin d'étouffer la proclamation, la déploie plus profondément. Elle empêche d'abord le malentendu sur sa mission, qui est une mission d'humilité. Ses miracles le font prendre pour un thaumaturge et, tout en manifestant son identité divine, risquent de rendre d'autant plus inadmissible sa Passion. Plus on le réduit à un faiseur de miracles, moins on peut le reconnaître comme Sauveur sur la Croix. De là ce gaussement des grands prêtres et des scribes : *Il en a sauvé d'autres et il ne peut se sauver lui-même !* Ensuite, avec la Révélation, il ne s'agit pas d'une doctrine à transmettre, mais d'une Alliance à consommer. Pour ce qui est de la doctrine, du système de valeurs que contiendrait le christianisme, les démons sont incollables ; pour ce qui est de l'Alliance, ils ne veulent rien savoir. C'est pourquoi Jésus se révèle à travers le secret : il ne vient pas proposer une théorie parfaite mais extérieure à nos cœurs. Il ne faut pas tant qu'on l'accueille comme un sage que comme un époux. Il veut se laisser chercher. L'Alliance de Jésus avec une âme exige le désir et l'intimité de la chambre nuptiale. La Révélation ne va donc jamais sans un certain retrait, une certaine pudeur. Jésus pouvait faire descendre des armées d'anges plus efficaces que nos meilleurs propagandistes et autres experts en marketing opérationnel. Mais il n'est pas le Séducteur, justement. Il n'a pas voulu de ces signes qui forcent notre adhésion intellectuelle. Les signes qu'il donne respectent notre intelligence. Ils la préservent et du viol de l'absurde et de la violence de la gloire. Ils donnent des motifs de crédibilité suffisants pour que l'intelligence puisse adhérer de manière raisonnable. Ils ne donnent pas d'évidences si éblouissantes qu'elles forceraient cette adhésion. Ils mentent le surcroît d'un libre consentement d'amour. Dieu aurait pu faire qu'à chaque eucharistie une colonne de feu embrase l'autel, mais qu'en aurait-il été de l'ombre nuptiale et de la confiance des cœurs ? Notre adhésion aurait été extérieure, contrainte, servile, alors qu'en venant sous des espèces pauvres, Dieu nous donne de lui donner notre confiance, Il se fait mendiant de l'amour qu'Il infuse au secret de notre âme.

Du côté du sujet qui accueille la Révélation, il convient d'évoquer son ignorance et sa faiblesse, qu'elles proviennent de la nature soit en tant que telle, car l'être humain est le plus débile dans l'échelle des esprits, soit en tant qu'elle est

blessée par le péché, car l'insubordination désormais de nos passions à notre volonté, ainsi que notre pente à l'amour-propre, vient émousser aussi bien la fine pointe de notre intelligence qu'entraver l'élan profond de notre cœur. De là procède l'incrédulité des disciples. Ils ne refusent pas Dieu dans la lumière, comme les mauvais anges, mais, comme de pauvres bougres, ils avancent à tâtons, de surprise en surprise, auprès d'une réalité qui les dépasse. La foi des démons est à l'inverse la lumière qui rend leur refus irrévocable. Nulle ignorance, nulle faiblesse chez eux, mais une très pure malignité. Les signes que donne Jésus, par exemple l'Eucharistie, les démons ont une intelligence assez perspicace pour les voir exactement comme la colonne de feu dont nous parlions plus haut : « Les démons ne peuvent pas, par leur intellect, voir le Christ dans ce sacrement, sinon par la foi ; une foi à laquelle leur volonté ne consent pas, mais ils y sont contraints par l'évidence des signes.⁸ » Seule la lumière de gloire, celle des bienheureux, peut permettre de *voir* le Christ sous les apparences du pain. Les démons ne possèdent pas une telle lumière, ils n'ont que leur intelligence naturelle. Mais les signes qui ne sont pas assez forts pour contraindre notre intelligence généralement débile, sont assez forts pour contraindre la leur, limpide par nature. Les exorcistes le savent d'expérience : lorsqu'on leur présente le Saint-Sacrement, les démons se prosternent non d'adoration, certes, mais d'horreur. Aussi « ils voient beaucoup d'indices fort clairs par lesquels ils perçoivent que l'enseignement de l'Église vient de Dieu ; encore que les réalités mêmes que l'Église enseigne, eux-mêmes ne les voient pas.⁹ »

Cette foi sans faille est pire que l'incrédulité humaine, irait-elle jusqu'à l'athéisme. L'incrédulité des disciples est due à la lourdeur et à la résistance de leur cœur, mais c'est de leur cœur qu'il est question. La foi des démons est due à la célérité de leur intelligence, et le cœur n'y est pas, n'y sera jamais. Entre la méconnaissance de celui qui garde son cœur ouvert et la certitude de celui qui l'a à jamais fermé, la seconde est infiniment pire.

C'est pourquoi notre vigilance doit être de tous les instants : *Soyez sobre, soyez vigilants : votre adversaire le diable, tel un lion qui rugit, va et vient,*

⁸ Thomas d'Aquin, *Id.*, III, qu. 76, art. 7.

⁹ *Ibid.*, II-II, qu. 5, art. 2.

cherchant qui dévorer. Résistez-lui avec la force de la foi (1 P 5, 8-9).

Mais de quelle foi s'agit-il, puisque le démon possède lui-même une certaine foi. Pour mieux nous faire apercevoir le danger qui nous cerne et qui devient plus terrible quand nous nous croyons à l'abri, Thomas nous rappelle que « le péché de l'ange ne suppose pas l'ignorance, mais seulement l'absence de considération de ce qui se doit, c'est-à-dire de l'ordre requis par la divine volonté », et il le compare à « quelqu'un qui décide de prier et le fait sans observer les règles liturgiques instituées par l'Église¹⁰. » Cet exemple m'a toujours effrayé. Il nous dit que le démoniaque n'est pas tant de vouloir le mal, que de vouloir faire le bien sans obéir à un autre, de vouloir faire le bien par ses seules forces, dans un don qui prétend ne rien recevoir, dans une espèce de générosité qui coïncide avec le plus fin orgueil. Il y va là non d'une ignorance spéculative, mais d'une ignorance pratique, active, qui s'efforce de ne pas considérer les médiations voulues par le Très-Haut, pour notre communion mutuelle, notre dépendance les uns vis-à-vis des autres. Dès qu'il entend parler de règle liturgique, de droit canon, de magistère, le démon rue dans les brancards. Il a très exactement cette réplique de fierté déjà citée et que lui attribue Thérèse : « Nos adorateurs, eux, ne cessent de se disputer sur les points de nos rites sacrés... »

¹⁰ I, qu. 63, art. 1.

Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie

Note de Lecture par Bertrand Thomas

E. Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel, 2005, 567 p.

E. Faye, maître de conférences à l'université Paris-X, jette une lumière nouvelle sur la question du nazisme de Heidegger à partir de l'examen approfondi des séminaires donnés en 1933-1935, curieusement encore inédits en France comme de nombreux textes importants sur cette question. Sa thèse est de montrer que Heidegger, réalise exactement, sur le terrain de la philosophie, le programme annoncé par Hitler dans *Mein Kampf*, et que son engagement nazi n'a rien d'une erreur passagère.

Le point de départ est la critique de la philosophie du moi de Descartes. Pour Heidegger toute conscience individuelle (et avec elle le libre-arbitre) doit être abolie au profit de l'existence d'une communauté politique indivisible. Son essence est dans la soumission à un Etat, lui-même identifié à la personne du Führer, dont Heidegger construit la mythologisation comme demi-dieu. Pour faire comprendre au peuple l'impératif de se sacrifier à lui, une nouvelle éducation politique est nécessaire, à laquelle Heidegger participe activement en mettant en œuvre les réformes nazies et racistes de l'Université. Ce qui définit la communauté du peuple allemand est ainsi la pureté de sa race et de son sang, ainsi que la conscience d'un destin : permettre la domination planétaire d'une nouvelle race et d'un nouveau type d'homme par le combat. Cela amène Heidegger à justifier par la philosophie les lois antijuives, l'extension de l'espace vital allemand par la guerre, l'eugénisme, la sélection et la purification raciales. Le nazisme de Heidegger culmine

dans le négationnisme de 1949, lorsqu'il nie la spécificité de la Shoah, en en faisant un cas particulier de la technicisation du monde moderne, au même titre que la motorisation de l'agriculture. E. Faye donne également une interprétation négationniste de la distinction effectuée par Heidegger à propos des juifs dans les camps : ils y ont été « tués », mais n'ont pu y « mourir ».

E. Faye récuse également les arguments avancés par Heidegger pour se disculper après 1945 (en plus des falsifications de certains de ses textes). Si Heidegger critique la conception biologique de la race, cette critique est un lieu commun de la doctrine nazie, qui vise la biologie anglaise et non la pensée d'une race pure. Et s'il démissionne du rectorat, c'est pour se consacrer davantage à la mise en œuvre de la nouvelle éducation spirituelle du peuple, et par souci de radicaliser son engagement.

E. Faye insiste sur ce qu'il trouve le plus grave chez Heidegger : ce n'est pas tant qu'il ait adopté la doctrine nazie, mais qu'il lui ait donné une légitimité philosophique, une caution intellectuelle plus qu'aucun autre penseur, par l'utilisation dévoyée de tout l'arsenal conceptuel de la philosophie (être, essence, vérité...). Il n'y a donc pas une « philosophie » de Heidegger séparable de son engagement politique. Les concepts philosophiques classiques bien connus de Heidegger sont en leur fond solidaires de la doctrine nazie, qu'ils ne servent qu'à dissimuler derrière la technicité du discours philosophique, mais dont le sens raciste et nazi était transparent pour un lecteur des années 30 et 40. Dès lors se pose la question, selon E. Faye, de savoir si l'œuvre de Heidegger n'aurait pas plutôt sa place dans les archives documentaires d'histoire du nazisme.

Rendez-vous

du Collège
Supérieur

COLLOQUE 2005

« L'avenir du monde »

18 et 19 novembre 2005

avec Jean-Claude GUILLEBAUD

Il est accordé qu'il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour vivre les valeurs chrétiennes. Le christianisme disparaîtrait ainsi dans le succès de la diffusion de ses idées, englouti en des sociétés sécularisées qui, d'ailleurs, d'aucune religion n'auraient besoin. Cette évidence doit être réexaminée.

Ce réexamen entraîne une réflexion de philosophie politique : qu'en est-il du rapport des sociétés au religieux ? Mais elle entraîne aussi une réflexion sur la sociologie et la prétendue irréversibilité des déclin ou des processus qu'elle observe. Elle entraîne surtout une réflexion sur la portée de la foi chrétienne soumise ici à une persécution d'un nouveau genre, celui de l'« embaumement » : on lui fait éloges de procéder à sa propre disparition.

Ce colloque réunissant philosophes, sociologues et théologiens abordera trois questions :

1- quelle est la signification de l'avenir pour la théologie chrétienne ? L'exigence d'avoir à répondre de l'avenir fait confusion avec l'espérance qui, elle, est quitte du souci du lendemain.

2- Quelle place les chrétiens se font-ils dans une société sécularisée ? Cette question invite à discuter le lien mécanique entre développement et sécularisation.

3- Quel discours théologique tenir en ce temps ? La nouveauté radicale de l'Évangile reste intolérable à une culture relativiste.

Vendredi 18 novembre

14h00 *Introduction au colloque* par JN Dumont

14h30 *Une théologie de l'histoire, selon G. Fessard*
Frédéric Louzeau

15h10 *L'Espérance : l'ouverture du temps*
Geneviève Comeau

15h50 *La théologie des fins dernières, espérance pour l'avenir de l'humanité*
Bernard Peyrous

20h30 *Qui est chrétien ?*
Jean-Claude Guillebaud

Samedi 19 novembre

9h00 *Sortir de la religion ?*
Thibault Collin

9h40 *La cité de Dieu et l'avenir du monde*
Falk Van Gaver

10h20 *Destin de la chrétienté au tournant du siècle*
Chantal Delsol

14h00 *Ecologie et eschatologie*
Jean Bastaire, essayiste

14h40 *Le mouvement « radical orthodoxy »*
Adrian Pabst

15h20 *La théologie chrétienne des religions non chrétiennes*
Serge-Thomas Bonino

VIE SPIRITUELLE DU COLLEGE SUPERIEUR

Chers ami(e)s,

La rentrée est déjà commencée. Sans doute avez-vous déjà choisi les cours et les activités auxquels votre esprit et votre corps s'adonneront cette année.

Et votre CŒUR ?

Savez vous que le Collège supérieur propose des temps de ressourcement aidant à se mettre à l'école de Jésus-Christ ?

1. **La « Fraternité du Collège »**. Un groupe de prière et de partage à destination des étudiants et des enseignants, à l'Oratoire du Collège supérieur de 17h 18h15 les 29/09 20/10 10/11 24/11 15/12 12/01 02/02 09/03 23/03 20/04 11/05 01/06.
2. Un **week-end de recollection** les 25 et 26 février 2006 sur « La vie du cœur ».
3. Une formation : **10 questions sur la foi chrétienne**, dont vos trouverez un dépliant ci-joint.
4. Moi-même, je me tiens à **vos disposition** les jeudis après-midi de 14h à 18h (rendez-vous à prendre auprès du secrétariat).
5. Une **Messe de rentrée sera célébrée le jeudi 13 octobre à 18h30** suivie d'une collation, **une autre le jeudi 5 janvier, pour l'Épiphanie.**

Vous pouvez spontanément vous joindre à l'une de ces propositions ou me rencontrer sur rendez-vous en appelant le Collège supérieur. Je vous verrai avec joie.

Votre serviteur,
Pierre BENOIT, diacre

SOMMAIRE

- Edito : *Résister*, par Jean-Noël Dumont
- Article : *La foi des démons*, par Fabrice Hadjadj
- Note de lecture :
Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie de E. Faye par B. Thomas.
- Rendez-vous du Collège Supérieur